

REVUE
HISTORIQUE
DES
ARMÉES

Revue historique des armées

258 | 2010
Les corps expéditionnaires

Une victoire inutile

Le rôle du corps expéditionnaire métropolitain dans la victoire de Sainte-Foy (28 avril 1760) et la défense de la Nouvelle-France

Bertrand Fonck



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/6942>

ISBN : 978-2-8218-0528-6

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2010

Pagination : 82-88

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Bertrand Fonck, « Une victoire inutile », *Revue historique des armées* [En ligne], 258 | 2010, mis en ligne le 26 février 2010, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6942>

Ce document a été généré automatiquement le 26 avril 2019.

© Revue historique des armées

Une victoire inutile

Le rôle du corps expéditionnaire métropolitain dans la victoire de Sainte-Foy (28 avril 1760) et la défense de la Nouvelle-France

Bertrand Fonck

- 1 La bataille des Plaines d'Abraham, qui provoqua la capitulation de Québec en septembre 1759 et fut le prélude à la fin de la Nouvelle-France consommée l'année suivante, à Montréal, par la plume du gouverneur général, le marquis de Vaudreuil, symbolise l'échec du corps expéditionnaire français et notamment ses difficultés d'adaptation au théâtre d'opérations nord-américain et à la guerre à la canadienne. L'événement a été abondamment commémoré en 2009 sur les lieux des combats, non sans débat sur la portée à donner à la mémoire de la guerre de la Conquête, mais également en France où le Service historique de la Défense a organisé une journée d'études sur la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France (1754-1760), dont les actes paraîtront au cours de l'année 2010. Cependant, cette cinglante défaite ne doit pas faire oublier les nombreux succès remportés au Canada grâce à la contribution décisive des troupes envoyées de métropole entre 1755 et 1758, dont le combat de Carillon, le 8 juillet 1758, est l'épisode le plus célèbre. Même après la mort de Montcalm et la perte de Québec, l'armée commandée avec le titre de maréchal de camp par le chevalier François-Gaston de Lévis, bien que débordée par les effectifs très supérieurs déployés par l'Angleterre, restait redoutable comme le prouva la victoire de Sainte-Foy, dite aussi seconde bataille des Plaines d'Abraham, remportée le 28 avril 1760 et dont le 250^e anniversaire sera commémoré en 2010. Cette bataille pour rien, dont l'issue fut rendue vaine par l'arrivée de renforts anglais et la levée du siège de Québec, a donné lieu à de nombreux témoignages qui, joints aux archives administratives des unités, permettent de connaître dans le détail la constitution du corps expéditionnaire français, ses relations avec les troupes locales et son rôle dans les campagnes menées en Nouvelle-France.
- 2 Le volume 3 574 de la sous-série A¹ des archives de la Guerre, consacré aux minutes et aux lettres reçues relatives au Canada pour l'année 1760, comprend une relation du combat et du siège qui a suivi par le chevalier de Lévis, écrite de la main de son secrétaire. Non datée, elle a vraisemblablement été composée dans les derniers jours de mai¹. Cette

relation, qui comporte un état des pertes ², est accompagnée de pièces annexes dont un ordre de bataille de l'armée française, qui illustre la manière dont les différents types de troupes la composant étaient employées, auquel s'ajoutait à l'origine un plan de la bataille et des environs de Québec qui a été extrait du registre pour être joint aux collections de cartes constituant l'atlas historique du Dépôt de la guerre ³. Il est possible que ces documents aient été expédiés en plusieurs exemplaires à la cour, sous forme de duplicatas, soit simultanément par des voies distinctes, soit à des dates différentes, comme les responsables de la colonie en avaient pris l'habitude pour augmenter les chances de voir leurs missives parvenir à Versailles et dans les meilleurs délais, malgré les risques et la durée de la traversée transatlantique. Ces pièces sont adressées au maréchal-duc de Belle-Isle, secrétaire d'État de la Guerre depuis mars 1758 ⁴. On ne sait quand celui-ci les a reçues, mais il est certain que la cour ne fut pas informée des circonstances du combat avant la fin du mois de juin 1760, puisque Belle-Isle demandait le 24 juin au maréchal de Broglie, commandant en chef en Allemagne, de célébrer la victoire par des réjouissances et un *Te deum* en précisant que la nouvelle en était arrivée le 22 juin sans plus de détail ⁵.

Le dernier sursaut

- 3 Quelle est la situation à laquelle les défenseurs de la colonie doivent faire face en ce début d'année 1760 ? La capitulation de Québec, signée le 18 septembre 1759, a accéléré le repli des positions françaises après plusieurs années durant lesquelles les Britanniques avaient subi de notables échecs. La montée en puissance de l'effort de guerre consenti par l'Angleterre de William Pitt a permis aux généraux britanniques de passer à l'offensive de façon coordonnée le long des trois principaux axes de pénétration menant à Montréal : le cours du Saint-Laurent depuis les grands Lacs, où les Anglais ont pris le fort Frontenac en 1758 et Niagara en 1759, la voie passant depuis Albany par l'Hudson, le lac Champlain et la rivière Richelieu, où les forts Carillon et Saint-Frédéric ont dû être abandonnés par les Français, et la vallée du Saint-Laurent, sur laquelle la marine anglaise dispose d'une maîtrise presque totale depuis qu'elle s'est emparée de Louisbourg en 1758, maîtrise consacrée par la prise de Québec. Cette triple menace, contre laquelle ne peut être opposée que la mise en défense de nouvelles positions comme celle de l'Île-aux-Noix, confiée à Bougainville, fait craindre à Vaudreuil et à Lévis que la campagne de 1760 n'aboutisse à l'effondrement de la colonie, quelle que soit l'issue des demandes de renfort adressées à la cour. C'est pourquoi ils décident de consacrer le plus de forces possible à une expédition lancée dès la fonte des glaces pour tenter de reprendre Québec, dans l'espoir de retarder l'échéance jusqu'à ce qu'une paix négociée permette la survie de la Nouvelle-France, assortie de nouvelles frontières.
- 4 Au-delà du déroulement des opérations, étudié par de nombreux ouvrages ⁶, les archives conservées à Vincennes permettent de comprendre l'évolution des forces dont disposaient le gouverneur général et le général en chef durant la guerre de Sept Ans, et plus précisément la manière dont Lévis les a utilisées en avril 1760. La connaissance du corps expéditionnaire français, et plus largement de l'ensemble des forces françaises présentes au Canada, a par ailleurs été notablement approfondie par la parution en 2009 de l'ouvrage collectif *Combattre pour la France en Amérique. Les soldats de la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France (1755-1760)* ⁷. Il s'agit là d'un dictionnaire biographique des soldats et

officiers dont la synthèse constitue une véritable somme qui permet de mettre en perspective les informations livrées par Lévis pour l'année 1760.

L'armée de Lévis

- 5 Les bataillons de troupes de terre successivement envoyés par le département de la Guerre pour s'opposer aux régiments de ligne engagés par l'Angleterre n'étaient qu'une composante des troupes défendant la colonie. Celles-ci comprenaient également les compagnies franches de la marine, dites troupes de la colonie, les milices canadiennes et les alliés amérindiens.
- 6 Le Canada disposait en 1760 de huit bataillons de troupes de terre : les 2^{es} bataillons des régiments de Béarn, Guyenne, Languedoc et La Reine combattent en Nouvelle-France depuis 1755 et la venue de l'expédition menée par le baron de Dieskau, les 2^{es} bataillons des régiments de La Sarre et Royal-Roussillon accompagnent Montcalm en 1756, et les 2^e et 3^e bataillons du régiment de Berry les rejoignent en 1757. Composés à leur arrivée de plus de 500 officiers et soldats chacun, ces bataillons ne totalisent plus, du fait des pertes non compensées par des arrivées de recrues insuffisantes et de divers détachements, que 3 200 hommes au moment où ils combattent à Sainte-Foy, dont 500 grenadiers⁸. Ils sont accompagnés d'officiers du génie et de détachements du régiment Royal-Artillerie. Les troupes de la marine, organisées en 40 compagnies franches de 65 hommes commandées par des officiers canadiens pour la plupart, dépendent du secrétaire d'État de la Marine. Elles constituent les seules troupes réglées présentes de façon pérenne au Canada ; de ce fait, elles pratiquent volontiers la guerre à la canadienne. Lévis les a rassemblées en deux bataillons de 450 hommes chacun. Les miliciens venant essentiellement de Montréal et des environs de Québec, experts dans les méthodes de la « petite guerre » et moins adaptés au combat à l'européenne, mais dont Lévis a appris à exploiter au mieux le potentiel en les faisant combattre pour partie au côté des bataillons de lignes, contribuent aux effectifs engagés à hauteur de 2 750 hommes, dont environ 200 cavaliers constituant l'unique troupe montée de l'armée française. Enfin, les Amérindiens, de moins en moins enclins à combattre aux côtés d'alliés dont ils ne peuvent que constater l'affaiblissement, sont moins de 300 à participer à l'expédition quand ils étaient près de 1 800 lors de la prise du fort William-Henry en 1757. L'armée française aurait donc compté au total 7 150 hommes.
- 7 L'ordre de bataille adressé par Lévis à la cour, qui prévoit différents cas de figure (disposition en ligne, en colonnes, campement, combat dans les bois), ne porte aucune date. Il est très proche de celui qui a effectivement été adopté lors de la bataille de Sainte-Foy, sans lui être totalement comparable comme on peut s'en rendre compte grâce aux relations laissées par différents acteurs. Sur un champ de bataille encore en partie recouvert de neige, Lévis, en dépassant l'opposition entre Vaudreuil et Montcalm qui avait cristallisé les antagonismes existant entre les conceptions des officiers métropolitains et canadiens⁹, cherche à exploiter au mieux les points forts des différents types de combattants et des diverses unités qu'il a sous son commandement. Au lieu d'être placés dans la ligne comme des troupes professionnelles, au risque de se débander comme ce fut le cas lors de la défaite des Plaines d'Abraham, les miliciens sont en effet formés en pelotons placés devant ou à l'appui des bataillons de ligne, de terre ou de la marine, réunis deux par deux pour former en tout cinq brigades. Les miliciens de Montréal sont gardés en réserve, de même que les cavaliers et les Amérindiens. L'objectif

est d'opposer au feu des régiments de ligne anglais des unités combinant la discipline et la manœuvrabilité des troupes réglées et les qualités de tirailleurs et l'impétuosité des miliciens.

Un combat longtemps incertain

- 8 Le succès de cette formule fut favorisé, il est vrai, par la nette supériorité numérique dont bénéficia l'armée française le jour du combat, puisque les effectifs anglais sortis de Québec à sa rencontre ne dépassaient pas 3 400 hommes¹⁰. Cet avantage permit, après environ deux heures d'une lutte longtemps incertaine, de déborder la droite anglaise et de provoquer ainsi la déroute de toute l'armée du gouverneur James Murray, appuyée pourtant par 22 pièces d'artillerie contre seulement trois du côté français. Si les unités régulières constituèrent le fer de lance du dispositif français, les bataillons de la gauche et notamment leurs grenadiers ayant cruellement souffert du canon et du feu ennemi, les miliciens jouèrent un rôle important lors de l'assaut qui décida, sur la droite, du succès de la journée. Les Anglais furent poursuivis jusque sous les murs de la place par des combattants si épuisés « *que les troupes, écrit l'intendant Bigot, en les poursuivant la bayonnette au bout du fusil, les touchoient presque sans pouvoir les en percer* »¹¹. Les Anglais perdirent d'après Murray 1 124 hommes dont 283 tués, tandis que les états adressés à la cour de Versailles évoquent 193 officiers et soldats tués et 641 blessés du côté français. Ces chiffres importants témoignent de l'âpreté du combat ; converties en pourcentage des effectifs engagés (33 et 12 %), ces pertes sont tout à fait conformes à celles provoquées par les batailles du théâtre européen¹².
- 9 Lévis s'exposa sans frein au cours de l'action, mais contrairement à son second Bourlamaque, dont l'état des pertes indique qu'il eut une « *partie du gras de jambe coupé par un boulet de canon* »¹³, il fut plus heureux que Montcalm et Wolfe ne l'avaient été l'année précédente. Le jour même, la tranchée fut ouverte devant Québec. Mais Lévis ne disposait pas des moyens nécessaires à un siège en règle et il devint rapidement évident que le sort de la ville dépendrait des renforts attendus par les deux camps. La flotte britannique ayant été la première à se présenter, l'armée française jugea sa position intenable et le siège voué à l'échec, et se retira le 17 mai. La dernière occasion de relancer le cours de la guerre au Canada avait été perdue.

La fin de la Nouvelle-France

- 10 La suite de la campagne, malgré une défense active, et parfois acharnée comme au Fort-Lévis, mais bientôt sans illusion, dans laquelle le rôle des troupes réglées s'accrut au fur et à mesure que les miliciens étaient contraints par l'occupation anglaise à renoncer au combat, fut tout à l'avantage des trois armées britanniques qui reprirent leur progression et purent opérer leur jonction devant Montréal, où Vaudreuil signa la capitulation générale de la colonie le 8 septembre 1760¹⁴. Le général Jeffery Amherst refusa les honneurs de la guerre aux troupes de Lévis et exigea qu'elles ne servent plus jusqu'à la fin de la guerre, ce qui décida les officiers français à brûler les drapeaux que les bataillons avaient apportés au Canada. Ce sont ainsi entre 3 000 et 4 000 personnes, comprenant les troupes de terre et celles de la marine mais également les officiers et soldats du génie et de l'artillerie, des matelots ainsi que les femmes, enfants et domestiquées qui étaient passés en Nouvelle-France à la suite des troupes, qui furent embarqués à Québec sur des

navires de la *Royal Navy* pour être rapatriées en France, où elles arrivèrent en novembre et décembre 1760.

- 11 Malgré l'emploi efficacement combiné sur le terrain du corps expéditionnaire métropolitain et des forces disponibles dans la colonie, l'effort consenti par la cour aura finalement été insuffisant en comparaison des effectifs de terre et surtout des forces navales britanniques envoyés sur le théâtre d'opérations canadien, sur lequel la maîtrise du Saint-Laurent restait essentielle. Mais la perte de la Nouvelle-France ne signifia pas le retour en Europe de toutes les troupes venues combattre pour la colonie puisque, en plus d'un certain nombre de soldats des compagnies franches, environ 600 soldats des troupes de terre qui s'étaient mariés au Canada pendant la guerre décidèrent de s'y établir¹⁵, montrant la force des interactions et des liens qui s'étaient noués entre les troupes réglées, la terre qu'ils avaient défendue et la société canadienne.

NOTES

1. Ce document a été publié par l'abbé H.-R. Casgrain dans *Relations et journaux de différentes expéditions faites durant les années 1755-56-57-58-59-60*, Québec, L.-J. Demers, 1895, p. 219.
2. SHD/DAT, A¹ 3574, n° 32 à 34.
3. SHD/DAT, 6 M L I C 255.
4. Sur le ministère de Belle-Isle, voir notamment : SARMANT (Thierry dir.), *Les ministres de la Guerre, 1570-1792. Histoire et dictionnaire biographique*, Paris, Belin, 2007, p.396-406.
5. SHD/DAT, A¹3574, n°63.
6. Voir notamment : WADDINGTON (Richard), *La guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Paris, Firmin-Didot, t. IV, 1907 ; CASTEX (Jean-Claude), *Dictionnaire des batailles terrestres franco-anglaises de la guerre de Sept Ans*, Québec, PUL, 2006 ; et SAINT-MARTIN (Gérard), *Québec 1759-1760 ! Les Plaines d'Abraham : l'adieu à la Nouvelle-France ?*, Paris, Économica, 2007.
7. Projet Montcalm (dirigé par Marcel Fournier), Société généalogique canadienne-française, Montréal. Le lancement de l'ouvrage en France, où il est diffusé par les éditions Archives et Culture, a eu lieu au Service historique de la Défense, à Vincennes, le 1^{er} octobre 2009.
8. Ces chiffres sont extraits de l'ouvrage *Québec, ville militaire (1608-2008)*, Montréal, Art Global, 2008. Lévis mentionne par ailleurs la présence dans les bataillons d'une trentaine de soldats noirs, venant vraisemblablement des Antilles (*Journal des campagnes du chevalier de Lévis en Canada de 1756 à 1760*, Montréal, Beauchemin, 1889, p. 257). Sa relation n'évoque la présence que de 3 000 soldats des troupes réglées au moment de l'action.
9. *Conflits de société au Canada français pendant la guerre de Sept Ans et leur influence sur les opérations*, Vincennes, SHAT, 1978 (rapport de synthèse élaboré à l'occasion du colloque international d'histoire militaire d'Ottawa).
10. Les Anglais avaient pu préparer leur défense, grâce notamment à la mésaventure d'un canonier relatée par Lévis : tentant de maîtriser des bateaux entraînés sur le fleuve par des blocs de glace, il fut « porté sur un glaçon devant Québec » et put y être interrogé (SHD/DAT, A¹ 3 574, n° 32).
11. Lettre à Bougainville du 2 mai 1760 (AN, 155 AP 2, dossier 1, pièce 205). Vaudreuil ajoute : « Cette poursuite auroit été bien pernicieuse à l'ennemi si les sauvages ne se fussent point amusés à lever des

chevelures et à piller. » (lettre à Bougainville du même jour, *ibid.*, pièce 204). Je remercie M. Laurent Veyssière pour ces références.

12. Voir notamment : SZABO (Franz A. J.), *The Seven Years War in Europe, 1756-1763*, Pearson, 2008 ; PAJOL (comte), *Les guerres sous Louis XV*, Paris, Firmin-Didot, t. IV à VI, 1885-1888.

13. François-Charles Bourlamaque est alors brigadier, voir : BODINIER (Gilbert), *Dictionnaire des officiers généraux de l'armée royale, 1763-1792*, t.I, A-C, Paris, Archives & Culture, 2009.

14. Sur les suites de la guerre de Sept Ans et les négociations qui aboutirent au traité de Paris de 1763, voir : DULL (Jonathan R.), *La guerre de Sept Ans. Histoire navale, politique et diplomatique*, Rennes, Les Perséides, 2009.

15. *Combattre pour la France en Amérique*, *op.cit.*, p. 94.

INDEX

Mots-clés : Canada, corps expéditionnaire, Québec

AUTEUR

BERTRAND FONCK

Conservateur du patrimoine, il est chef du bureau des archives historiques du département de l'armée de Terre du Service historique de la Défense.